



Entretien

“L’Amérique est un endroit raciste”

Il restera pour toujours Bunk dans la meilleure série de l’histoire, *The Wire*. Ce flic qui, le cigare en bouche, le whisky à la main, le costume sur les épaules et la cravate au col, se débattait dans les rues noires de Baltimore. Aujourd’hui, l’acteur Wendell Pierce se fait écrivain pour raconter sa vie, sa famille et sa ville, La Nouvelle-Orléans. Il explique pourquoi tout ceci est lié.

PAR BRIEUX FÉROT ET RAPHAËL MALKIN / PHOTOS: RÉMY ARTIGES POUR SOCIETY

Qui a écrit ce livre? Au départ, je pensais que j'allais raconter l'histoire des inondations à La Nouvelle-Orléans après le passage de l'ouragan Katrina en 2005. Je me suis vite rendu compte que j'étais membre d'une communauté qui était plus forte que moi. Je voulais raconter ce qui était arrivé en parlant d'elle. Je sais qu'un jour un gamin viendra me voir et me demandera ce que j'ai écrit après Katrina. Je veux avoir une réponse à cette question.

Dans votre livre, vous utilisez souvent le terme de 'communauté', un mot familier, en vous lisant, consubstantiel à la fois à vous-même et aussi à l'Amérique... Comment pourriez-vous expliquer ce concept? La communauté, c'est quelque chose que nous connecte... Disons-le autrement: plus votre histoire personnelle est spécifique, plus elle devient universelle. C'est ce qui arrive, c'est que les gens se reconnaissent dans votre histoire, dans ce que vous êtes. La communauté américaine a pu survivre en s'accrochant à un idéal, un principe commun. Mon arrière-grand-père était un esclave, mais sa famille et sa communauté qui lui ont donné une vie. Avec tout ça, à l'époque, vous aviez de quoi vivre. Une femme noire à un jour pris ce qu'il y avait sur la table des fleurs, et a créé ce que l'on appelle le gumbo (ragoût mélangé, typique de La Nouvelle-Orléans, ndr). À partir de là, ces hommes et ces femmes ont créé quelque chose. Ça illustre une propension à survivre, alimentée par un sens de la communauté aiguisé.

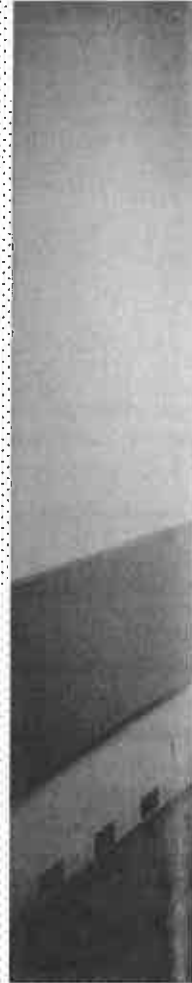
Est-ce encore vrai en Amérique, en 2016? Aujourd'hui, notre pays est menacé de l'intérieur et de l'extérieur. La communauté afro-américaine n'a ni jambes ni bras, elle est gangrenée par la violence. Il y a d'un côté des Noirs qui se tuent entre eux dans la rue et de l'autre, des violences policières. Nous n'avons jamais perdu le sens de la communauté mais nous devons revenir à cette racine, cette marque originelle qui nous a permis de traverser les périodes les plus difficiles.

Il y a un lien réel entre les communautés afro-américaines diverses que celle de Detroit, Chicago et La Nouvelle-Orléans, par exemple? La dimension unique de l'expérience de la communauté à La Nouvelle-Orléans n'a bien sûr rien à voir avec celle vécue ailleurs dans le pays, mais il n'empêche qu'il y a un fil qui relie le tout. Au xx^e siècle, à travers la lutte

pour les droits civiques, nous devons nous assurer d'un changement durable de comportement des gens. En clair, nous avons tout fait pour que cela devienne compliqué de nous tuer. Ce qui se passe au xx^e siècle est différent. La lutte se situe aujourd'hui, je pense, au niveau économique. On peut regarder les pays en développement, la Chine, l'Inde, mais on peut aussi regarder les cités en Amérique et les voir, elles aussi, comme des pays en développement. Il y a tellement d'opportunités à saisir dans ces quartiers. Regardez le basketteur Magic Johnson, il a développé tout un tas de business dans ces endroits: le Starbucks numéro 1 aux États-Unis est installé à Harlem, à New York. La chaîne de restaurant TGI Fridays, elle, est dans le quartier de Crenshaw, à Los Angeles. Moi, je me rendrai bientôt à Baltimore pour inaugurer un complexe à 20 millions de dollars dans lequel j'ai investi. Tout le monde doit faire quelque chose. Nous savons ce qu'est la résilience, nous savons ce dont la communauté a besoin pour avancer. Il faut que les gens se battent contre leurs peurs.

Vous parlez de la violence... Un grand nombre de policiers afro-américains ont choisi ce métier parce que la violence à l'intérieur de leur communauté ne reflétait pas l'esprit ni la vie des gens avec lesquels ils ont grandi. Ils sont devenus policiers pour dire à ce 1% qui constitue la population violente: 'Vous ne nous représentez pas!' C'est ce que j'ai essayé de montrer dans *The Wire*, avec Bunk, dans sa relation avec le gangster Omar: 'Nous savons que nous venons du même endroit et que tes actions font du mal à la communauté...' Il faut en parler de visu. À La Nouvelle-Orléans, je suis allé voir des gamins qui tiennent des *corners*. Je ne les repousse pas,

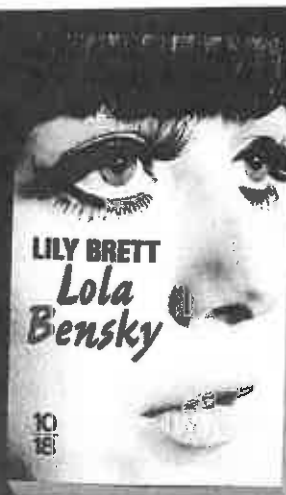
“Un grand nombre de policiers afro-américains ont choisi ce métier parce que la violence à l'intérieur de leur communauté ne reflétait pas l'esprit ni la vie des gens avec lesquels ils ont grandi”



CES AMERICAINS-LÀ

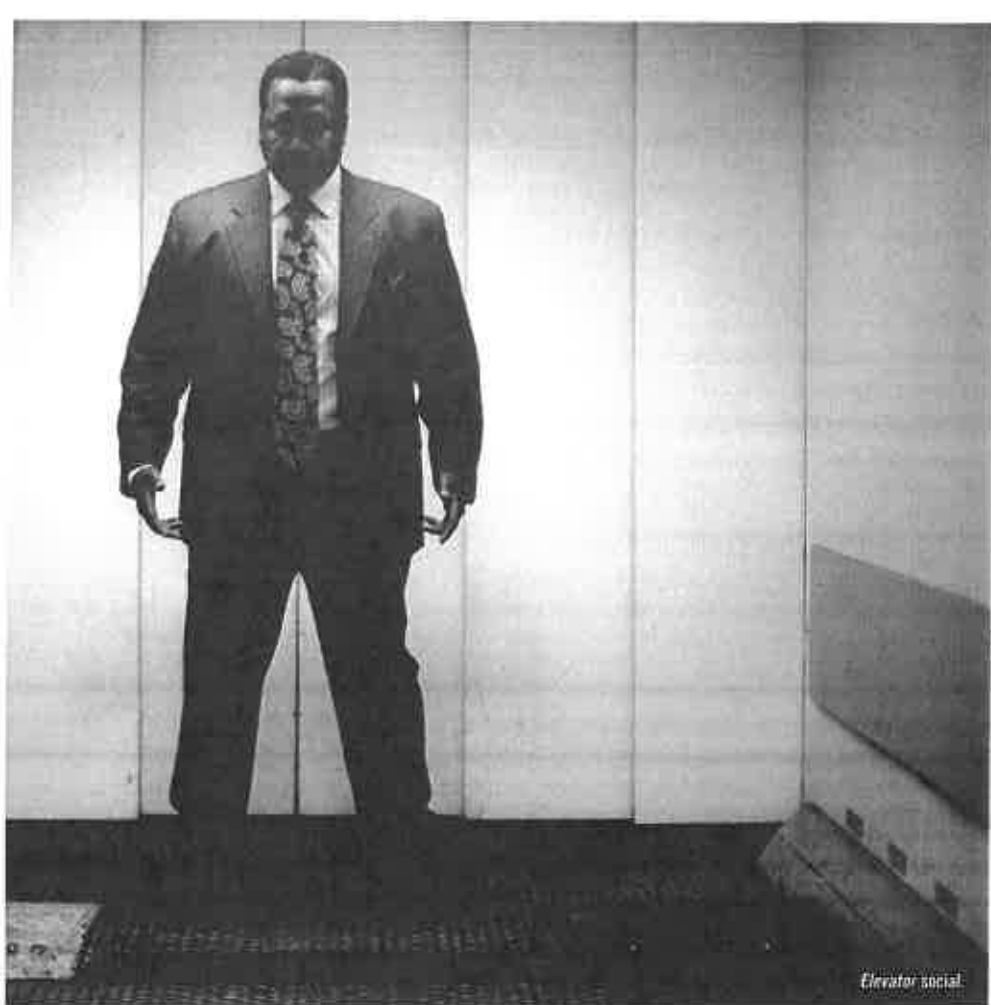


“ JE SUIS HOMOSEXUEL ET J'AI UNE FILLE. ”



“ JIMI HENDRIX M'A FAIT DES PROPOSITIONS MALHONNÊTES. ”





Elevator social.

France, veulent faire partie du Rotary International ou ce genre de trucs... Tout le monde aspire à la même chose.

Vous racontez que lors de la préparation de *The Wire*, vous avez accompagné un policier à un jugement où un jeune homme de 25 ans a été condamné à la prison à vie pour meurtre. Et ce policier vous a dit: 'Ce criminel n'appartient pas à notre communauté...' Comme s'il ne fallait pas s'en désoler... Je pensais que nous devions être désolés pour lui. Surtout parce que ce jour-là, tout le monde était noir: le juge, les avocats, les jurés, les policiers, le public et l'accusé. J'avais tort. En réalité, il s'agissait plutôt de ne pas se sentir déconsidéré parce qu'un Noir était jugé. Pour le policier qui était à mes côtés, ce type devait rendre des comptes à la justice, peu important sa couleur et sa communauté. C'est tout. On ne peut pas laisser ce genre de gens déteindre sur la communauté. Celle-ci est plus importante et il faut le comprendre, l'intégrer. Simplement, ce qui m'a brisé le cœur ce jour-là, c'est qu'il n'y avait personne pour ce garçon qui se tenait sur le banc des accusés. Il avait 25 ans,

ai aucun
ême à demander
ersonne en face
oi: 'Combien
lois as-tu créés,
e ne vais pas
au basket tous les
qu'il me reste de
tain de vie, hein"

ces jeunes, je leur demande: 'De quoi as-tu besoin pour procéder différemment dans ta vie?' En discutant, tu peux arriver à des discussions du genre: '-Tu tuerais quelqu'un pour 10 000 dollars? -J'aimerais avoir 10 000 dollars dans mes poches. -Combien tu as, 1500 dollars? C'est tout? Si je peux t'avoir un boulot pour 40 000 dollars, avec une voiture et une maison à payer, tu fais quoi? - Tu as ça? Je lâche tout, j'arrête tout de suite.' Regardez les rappeurs: dès qu'ils ont de l'argent, ils font comme tout le monde, ils vont vivre à la campagne, ils veulent jouer au golf, ils voyagent en

il s'apprêtait à aller en prison pour le restant de ses jours. Et il n'avait personne: pas un parent, pas un ami. Mais le policier m'a dit: 'As-tu vu la famille de la victime? Ces gens à qui il va manquer quelque chose. C'est pour eux que l'on bosse...' Cela m'a fait comprendre comment pense un policier noir. Ce 1% qui fait du mal, il faut qu'il rende des comptes.

En tant qu'acteur, vous resterez à jamais Bunk dans *The Wire*. Ça vous chagrine? La première phrase de ma nécrologie sera peut-être: 'Wendell Pierce, l'acteur que vous connaissez comme Bunk dans *The Wire*, est mort aujourd'hui.' Et, honnêtement, ça m'ira très bien comme ça. Je suis fier que les gens puissent m'appeler Bunk. Tout acteur devrait pouvoir avoir la chance d'avoir à jouer un tel rôle dans

ONT RIEN À CACHER



"J'AI GRANDI DANS UN HÔPITAL PSYCHIATRIQUE."



"DROGUE, ALCOOL, SM, J'AI TOUT ESSAYÉ."



10
18
LISEZ
INSPIRE



sa carrière. Une série comme *The Wire*, aussi. On me dit souvent: *‘Ce show, c’est ton Parrain à toi.’* Bunk m’a permis de comprendre pourquoi Baltimore et les villes du même genre sont des endroits complexes, avec des vies dures, où il n’y a pas forcément beaucoup de choix. Grâce à Bunk, je n’ai plus jamais vu de la même manière un gamin traînant à un coin de rue. Il se trouve que je pense souvent au vrai Bunk, celui dont David Simon (*le créateur de la série, ndlr*) s’est inspiré pour écrire mon personnage. Il s’appelle Rick. Un gros Noir avec un cigare. Lors du tournage, il me fichait la trouille: j’avais l’impression qu’il détestait qu’on joue à être lui à la télévision. Mais en réalité, il adorait ça. Aujourd’hui, quand je vois ce qui se passe encore dans les rues du pays, je me demande ce que le Bunk de *The Wire* ferait, ce qu’il penserait de l’actualité. *J’ai essayé de convaincre David Simon d’en faire le rôle principal d’un film, mais il m’a dit non, malheureusement…*

Vous vous êtes rendu à Baltimore pour la première fois en 2000. Avez-vous remarqué une évolution depuis? Il y a cette supposée guerre que l’Amérique mène contre la drogue. De quoi s’agit-il? D’une incarcération massive due à la privatisation des prisons, dont la seule manière de gagner de l’argent consiste à maintenir les gens derrière les barreaux. Et le business de la drogue alimente se système. Voilà ce qui se passe à Baltimore, et les choses ont explosé avec la mort de Freddie Gray l’été dernier (*tué par la police, ndlr*). Ma réaction consiste à changer de paradigme en identifiant les causes de ces dysfonctionnements. C’est ce que je fais à La Nouvelle-Orléans: créer des emplois, mobiliser des investisseurs sociaux. Je parle là de ceux qui veulent bien faire et faire le bien, c’est-à-dire investir intelligemment pour les autres et faire de l’argent dans le même temps. Pour ça, les gens vont me critiquer quoi qu’il arrive. Je le sais, mais je m’en fiche. Je fais des choses et je n’ai aucun problème à demander à la personne en face de moi: *‘Combien d’emplois as-tu créés, toi?’* Je ne vais pas jouer au basket tous les jours qu’il me reste de ma putain de vie, hein.

Revenons justement à La Nouvelle-Orléans. Quels sont vos souvenirs du passage de l’ouragan Katrina? Ce sont ceux d’une ironie terrible. C’est l’histoire d’un système qui, au lieu de protéger les hommes, se transforme en piège qui les tue. Les digues ont enfermé les gens, et ils ont fini par se noyer. Mais lorsque tout cela est arrivé, je n’étais plus là. J’avais quitté la ville avec ma fille. Ce qui me revient surtout en tête, c’est le retour. Après la tempête, après le bruit. Il y avait ce silence terrible. Comme si la vie n’existait plus du tout. Lorsque mes parents ont découvert ce qui restait de leur maison, c’est-à-dire pas grand-chose, c’est comme s’ils avaient perdu un enfant. Ma famille, mes amis et moi-même, nous avons pensé que tout ce que nous avions vécu ici avait disparu à jamais. Comme si cette ville ne pourrait jamais renaître.

L’Amérique s’est retrouvée à la peine pour gérer les conséquences de l’ouragan Katrina. Qu’est-ce que cela disait du pays à l’époque? Que l’Amérique est un endroit raciste. Ce qui s’est passé en 2005 doit se comprendre comme un rappel. Ce genre d’événement doit nous aider à nous souvenir que nous, les Noirs, avons traversé des périodes sombres dans ce pays. L’Amérique doit rendre des comptes, également. Souvenons-nous: la Constitution, qui proclame les hommes libres et égaux, a été écrite alors que l’esclavage existait encore. *‘La poursuite du bonheur, l’égalité entre les hommes, sauf ces nègres, là, dans le coin.’* C’était dans la Constitution. Ne soyons pas naïfs à propos de l’extatisme

“L’armée américaine est capable de se projeter partout dans le monde mais n’arrive pas à s’occuper des populations noires et pauvres de La Nouvelle-Orléans”

de l’Amérique. Nous parlons toujours des valeurs mais n’oublions pas d’y revenir tout le temps. L’armée américaine est capable de se projeter partout dans le monde mais n’arrive pas à s’occuper des populations noires et pauvres de La Nouvelle-Orléans. En deux heures, elle pouvait être sur le terrain. Elle a mis une semaine à débarquer. Pour n’importe qui d’autre, elle aurait été là en un rien de temps.

Dans *Le Vent dans les roseaux*, vous racontez toute cette violence perpétrée par l’Amérique à l’égard de votre communauté et, de fait, votre famille. L’esclavage, et votre ancêtre Aristile, qui se retrouve loin de sa famille sur les bords du Mississippi. La ségrégation et vos grands-parents, auxquels un prêtre catholique refuse le droit de s’asseoir au premier rang de son église. L’ouragan et vos parents, abandonnés au milieu du chaos. Et pourtant, cela ne vous empêche pas, en fin de compte, de clamer votre amour pour votre pays. L’Amérique incarne avant tout un idéal, un espoir. C’est une foi ultime dans l’esprit humain, sa célébration même. C’est un concept auquel les Noirs se sont toujours raccrochés et qui nous a toujours permis de continuer à aimer cette terre. L’Amérique est cette terre où les gens se battent pour continuer de grandir. Voilà ce qui anime l’esprit des Noirs. Qu’est-ce qui nous a fait survivre durant ces 300 dernières années, sinon cela? Voilà pourquoi, du temps de l’esclavage, les Noirs chantaient encore et encore. C’est pour ça qu’ils tonnaient *‘bo, bo, bo’*, puis que leurs enfants disaient *‘opa pa pa’*, et leurs petits-enfants *‘bo opa bo opa pa’*, tout ça jusqu’à ce qui donnera plus tard le be-bop. Parce qu’ils n’ont jamais cessé d’avoir de l’espoir. Ma communauté doit absolument être une communauté patriote. N’oublions pas que pendant des dizaines et des dizaines d’années, des gens ont donné leur vie pour que ce pays avance, pour que la démocratie américaine soit toujours plus solide. Je pense à une femme noire qui est morte, il y a des années, le long d’une route du Mississippi parce qu’elle ne pouvait pas s’inscrire pour voter. Ceux qui sont venus après elle ont pu le faire parce qu’ils ont continué à croire en un idéal. Dans les années 70, Barbara Jordan, qui fut la première Noire du Sud à être élue à la Chambre des représentants, a dit ceci: *‘La Constitution n’était pas un bon texte. Et puis nous avons eu les 13^e et 14^e amendements* (des amendements qui ont aboli l’esclavage et donné la nationalité américaine aux anciens esclaves, ndlr) *qui en ont fait un grand texte.’* C’est ce système de valeur, en perpétuel progrès, qui doit nous aider à avancer. Nous, les Noirs, nous tenons, parce que nous savons au fond de nous que demain sera meilleur qu’aujourd’hui. Nous feront toujours quelque chose à partir de ce que nous avons. Regardez, à La Nouvelle-Orléans, en mettant tout et n’importe quoi dans un plat, nous avons inventé le gumbo.

● PROPOS RECUEILLIS PAR BF ET RM

Lire: *Le Vent dans les roseaux*, de Wendell Pierce, Éditions du sous-sol